

Pilote de mer

Philippe Metzger

Pilote de mer

CENTMILLEMILLIARDS

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e alinéas, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 135-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Philippe Metzger, 2014
pour Cent Mille Millions

À Caroline, mon épouse,
à qui je dois d'être redevenu marin,
contre toute attente.

UN

La porte résiste, le vent s'engouffre, les papiers volent, mon nez coule, je suis trempé et me demande déjà ce que je fous là. Quel temps pourri, nom d'un chien !

— La lourde, bordel ! C'est qui ?

— Le pilote !

— Ah, c'est toi, Jean-Pierre !

— Ouais, c'est moi...

Et pas de bonne humeur.

Victor, pilote à la station depuis deux décennies, de faux airs de Gabin accrochés à sa gouaille, assure la veille ce soir, solitaire, avec pour compagnon le hurlement modulé de la tempête. De son bureau à peine éclairé, il lève son regard vers moi par dessus ses demi-lunes, scrute la pénombre de l'entrée en essayant de distinguer son visiteur du soir. Et j'en rajoute.

— Dis-donc, Victor, on n'a pas idée d'appeler les gens chez eux à des heures pareilles !

— M'emmerde pas gamin, j'le fais pas de gaité de cœur.

— Laisse tomber, je suis de mauvais poil.

— Ben moi aussi, figure-toi.

— Alors, on est quitte. Comment ça se présente ce soir ?

— Pas brillant côté météo. Ça va forcer : six établi, montant

jusqu'à huit en milieu de nuit. Visi un mille, deux peut-être. Tu pourras y arriver, à ton client ? Et puis y embarquer ?

— Oui, je crois. Avec ce vent de noroît, on dira au bateau de se mettre tribord sous le vent s'il ne l'a pas fait, de quoi casser la houle et nous mettre un peu à l'abri. Je pourrai embarquer, pas la peine de réveiller l'équipage de l'hélico. Et puis le temps qu'il décolle et vienne me chercher, on serait en retard.

— C'est bien ce que je me suis dit. On garde la pilotine. Vous partez dans une demi-heure. Au fait, le vraquier¹ nous a signalé qu'il était en avarie de propulseur d'étrave.

— Ah ?

— Oui, il attend les pièces ici. Du coup le port a prévu un remorqueur de plus.

— Bon, je note. Faut dire qu'avec ce vent, ce ne sera pas superflu. Qui est le patron de la pilotine ce soir ?

— C'est Yffic, je crois, d'après le planning.

— Il est là ?

— Oui, il est déjà sur le canote.

— OK.

Yves Lohéac, dit Yffic, pur breton, vieux complice de traversées d'autrefois, est patron d'embarcation. Un fin marin, un rusé au cœur d'or, au regard d'azur et au teint coupérosé autant par les heures passées dans le vent que par les chopines descendues sans pitié les soirs de piste. Avec lui, j'apprends encore à chaque sortie. Il sent la mer comme un félin sent la savane.

— À quelle heure la marée ?

— On sera en basse mer à... attends, je vérifie... 03 h 12, calculée à l'ouvert de l'estuaire. Dans trois heures, quoi.

— Et le mécano, tu sais qui c'est ?

— Euh... c'est Bob.

Bob, c'est Roberto, Italien, ancien mécanicien moteur chez Ferrari. Tombé au premier regard d'une rousse bien de chez

1. Cargo de transport de marchandises en vrac, type granulés ou liquides.

Pilote de mer

nous. Son truc, c'est l'huile chaude et les vapeurs d'essence. Il écoute les échappements comme d'autres savourent un opéra, et se délecte de concertos de bielles et pistons. Un magicien, sachant toujours faire apparaître le bon outil lorsque nécessaire.

Avec ces deux-là, je peux traverser tous les océans du monde.

DEUX

Depuis la station de pilotage sertie dans la nuit ventée, je perçois la montagne dressée devant moi pour cette nouvelle nuit de labeur. Avec ce temps fraîchissant, monter à bord ne va pas être une partie de plaisir. Cette vision me projette dans les soubresauts de la pilotine lorsqu'elle sera proche de l'échelle de pilote, chahutée par le clapot solide levé par un vent opposé à la marée descendante, par les flots contrariés le long de la muraille immense de la coque. Je me vois acrobate sur mon trapèze voguant, et je sais que je vais me retrouver à la limite de passer à la flotte. Foutu métier.

Le vraquier dont je vais assurer l'entrée au port puis l'accostage ne m'est pas inconnu. C'est la troisième fois que je le pilote, la première en entrée. Il est commandé par un nouveau capitaine, un Anglais que je n'ai jamais rencontré, ni au pilotage, ni avant quand j'étais embarqué. Il arrive avec une demi cargaison, donc avec une coque à moitié immergée. Je vais devoir monter plus haut le long de la coque, qui de plus présentera une plus grande prise au vent. Ce fardage va me gêner pour l'accostage, j'aurai besoin des remorqueurs avec le vent décollant. Météo de merde, en plus un samedi.

Encore un samedi, même. Mais qu'ont-ils tous, ces bateaux, à venir charger les week-ends ? Et pourquoi faut-il

que ce tour tombe encore sur moi ? Et si Isabelle avait raison, si je me faisais avoir par le chef de station ? Non, pourquoi m'en voudrait-il ? J'étais encore le premier sur la liste, c'est comme ça, c'est mon tour, c'est tout. Je suis fatigué, usé, ce métier me passionne mais me ronge la vie de famille. Quand je pense que j'avais quitté la Marine nationale et le long-cours pour être plus souvent à la maison...

Voilà Bob sur la VHF, rendant compte de son rôle de pompiste.

« Station de pilotine. Ici Bob. Bon, ben c'est OK, Victor. Tout est paré sur la Jo. »

– Bien reçu. Jipé est arrivé.

– Ah, bien, salut Jipé.

– Salut Bob. C'est bien Yffic le patron ?

– Ouais, pas de problème.

– OK.

– On passe te prendre dans vingt minutes.

– OK, les gars. À toute.

La Jo... Joséphine, le nom de la pilotine. Ici, elles portent des prénoms de femme, je n'ai jamais su pourquoi, et je m'en moque. Églantine, Mélusine, Augustine, et la Jo forment la flotte noire et vermillon de notre escadre courageuse, parfois téméraire.

À travers les vitres de la station de pilotage, je fixe les gouttes de pluie poussées par le vent s'écrasant sur les parois de verre, je sens le souffle du grain déformer l'atmosphère, et j'entends le chant de la tempête se faisant plus siffler. C'est un crépitement sur les carreaux, rythmant la psalmodie dissonante et pénétrante de l'air cabossé. C'est cette eau ruisselante qui cintre le monde dans les rafales, tordant la lumière blafarde des lampadaires, c'est ce nœud qui se forme dans le ventre à l'idée de prendre la mer par ce temps. J'ai beau afficher des milliers d'heures de mer au compteur, sortir par grosse météo reste un tourment incurable. Je ne m'y fais pas, je n'aime pas ces instants

préliminaires, je déteste cette appréhension et encore plus la tension qu'elle provoque en moi. D'autant que je sais qu'une fois en mer, je suis bien, dans mon élément, où j'ai plaisir à bondir de vague en vague, à monter, descendre, taper, et recommencer. Je ne suis plus à terre, je suis debout, je suis entier, je suis en mer.

Du reste, le transit n'est rien face à la montée à bord. Bon, inutile de crier avant d'avoir mal. Je sais en revanche ce que les marins en mer vivent à cet instant. Ils ont vu arriver le front, ils ont observé le vent forcer, les vagues se former par dessus la houle, ils ont compris la mutation inévitable. Ils ont senti leur bateau changer de mouvement, prenant un rythme plus prononcé bord sur bord, d'abord en douceur, pour épauler la mer, puis avec de plus en plus d'amplitude, en suivant la puissance des flots. J'ai connu ces moments où la longue respiration de l'océan se transforme en un essoufflement saccadé au bout de quelques heures, passant d'un relief apaisant à des montagnes d'eau aux crêtes blanchies par les gifles de l'air. J'ai vu la mer rayée par l'écume, peignée de mèches blanchâtres tant le vent était fort, j'ai senti le navire vibrer sous mes pieds, de la proue à la poupe, dans une ondulation lente et lasse, j'ai entendu les structures souffrir et gémir dans les coups de mer venant frapper l'étrave impassible. J'ai vu l'avant du bâtiment s'enfoncer dans la vague, et ressortir des secondes plus tard, couvert de la crème salée de l'eau décomposée, j'ai vu des antennes balayées dans des paquets de mer, j'ai vu cette écume insolente essayer aussi d'avaloir des hommes, fauchés dans une lutte inégale mais s'accrochant à tout ce qui tient pour rester à bord, j'ai vu des hauts aériens de radar s'arrêter de tourner, brisés sur leur axe par une lame hardie. J'ai vu des containers passer à la baille sans que je n'y puisse rien faire, j'ai vu des cargaisons mettre le navire en perdition, j'ai vu la méchanceté de la mer. J'ai ressenti le poids de la peur dans les tripes, l'attention posée sur

chaque vague, l'œil scrutant au-delà de l'avant le creux annonciateur d'un nouveau choc. Je sais ce que les marins en mer endurent à cet instant. Ils en savent pendant que je suis au chaud.

Ils attendent les eaux calmes avec une impatience contenue mais profonde, ils subissent et encaissent l'emballement des éléments, ils marchent sur les cloisons mouvantes, surtout en position d'attente du pilote à petite vitesse, ne sortent sur les ponts qu'en cas d'absolue nécessité, au péril de leurs rêves. Ils courbent le dos, comptent les heures, les minutes qui les séparent de l'accostage, du premier demi de bière stable, des regards soulignés au rimmel, des parfums de la ville, d'un repas sortant d'ailleurs que de la cambuse du bord. Ils laissent leur esprit et leurs pensées partir à terre avant leur corps, raviver les souvenirs pour ceux ayant déjà connu le port ou imaginer les rues et les maisons, les bars et les échoppes pour les autres.

Il est déjà temps d'y aller. Cette demi-heure est passée trop vite. À regarder tomber la pluie comme si je comptais les gouttes, je n'ai pas senti le temps m'échapper. Tant pis. Je me glisse dans le vestiaire pour enfiler ma tenue de combat. La veste de quart ne suffira pas. Le pantalon de ciré à bretelles, des bottines, une protection complète étanche, un harnais et une brassière vont me permettre de marcher sur les eaux avant de me retrouver à bord du vraquier. Bibendum mâtiné de cosmonaute, mon allure est loin de celle du marin au regard perdu sur l'horizon, les cristaux de sel constellant ses sourcils. Dans un geste machinal, je tourne mon visage vers un miroir accroché au mur du vestiaire, cette dernière précaution que les rentrants utilisent pour ajuster leur tenue de terrien, et mon reflet me fait peur. Mais qu'est-ce que je fais ici, bon sang ?

Accoutré comme un sac, j'attrape ma sacoche posée sur la table. Entre deux gémissements du vent dans les embrasures des portes et des fenêtres, j'entends les moteurs ronronner

sous la férule de Bob. La Jo est là, juste accostée devant la station, parée à m'embarquer. Je vérifie ma VHF portative, la glisse dans sa pochette étanche, et sors. À peine la porte est-elle ouverte qu'une claque me prend sans prévenir. Merde, ça souffle toujours. Ça va être joyeux dehors. C'est bien ce que je disais, qu'est-ce que je fous ici ?

Arrivé sur le quai, je monte à bord avec une aussière à la main. Yffic, dans un regard disant à la fois le plaisir de me voir et la nécessaire contribution d'un autre vieux marin, m'a fait signe de prendre la pointe arrière au passage. Bob l'a mollie depuis le bord, et je l'ai ôtée de la bitte. À peine suis-je embarqué, Yffic fait larguer les derniers liens de nylon avec le quai et nous appareillons. Impeccable, sans heurt, sans un mot, sans bavure, il fait de sa vedette le prolongement de sa volonté. De ses pieds au cerveau, du cerveau aux mains posées sur les manettes, de ses yeux à son instinct, il sent, perçoit, analyse, et commande la vedette dans une concentration totale et ouverte. Avec le vent dans l'axe, il a pris les bonnes options, et la Jo s'évite sans à-coups, dans une maîtrise évidente. Elle prend ensuite son cap, docile, confiante, entre les mains expertes du patron. Sur notre arrière, les halos des lampadaires, aux éclats scintillants traversés par les gouttes, s'estompent et diminuent, oscillants dans la rafale.

Et la nuit déjà haletante nous avale comme une baleine la gueule béante.